

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



« Une toute petite vie »
La vie défigurée de Paule St-Onge

Jean-Louis Major

Number 18, Summer 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40594ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Major, J.-L. (1980). Review of [« Une toute petite vie » : *La vie défigurée* de Paule St-Onge]. *Lettres québécoises*, (18), 51–52.

fortuits, gratuits, comme une suite de réactions, d'impromptus, où ils font à peine texte, et encore moins récit. Écholalie qui trouble notre raisonnable lecture mais qui n'en est pas moins effectivement attirante, pour nous montrer que les oeuvres picturales, à leur manière et plus radicalement sans doute, cherchent à ne pas se soumettre à la Loi des signes, celle du Sens. Tout l'oeuvre de Charron est ainsi par conséquent excessive. De lui quelque chose se retire et se dépose là dans les textes (et peut-être aussi dans les tableaux) qui fait effet de *secret*, c'est-à-dire de non-dit, dont nous ne voulons au fond rien savoir, mais qui nous absorbe néanmoins en vérité car dans ces textes il n'est peut-être question, en dernière instance, que du jeu des leurres et des apparences.

En fait, je voudrais bien être assuré que ces textes ne sont pas simplement faciles, futiles... D'où me vient ce besoin d'assurance alors que ces textes me sont donnés pour que justement il y ait doute ! Est-ce la force de la Raison qui m'encercler ? Rassurez-vous, un nouveau livre de Charron, *D'où viennent les tableaux ?*, est déjà là qui s'annonce pour nous entraîner ailleurs.

René Payant

1. D'aucuns se sont objectés au travail pictural de Charron parce qu'il affichait trop d'affinités avec d'autres artistes québécois contemporains (cf. par exemple la lettre indignée et pas toujours très juste de Suzanne Leclair, *Le Devoir*, 22 mars 1980, p. 24), alors que Charron lui-même reconnaît que son travail s'inscrit dans le même esprit que certains artistes québécois qui l'intéressent (cf. son entretien avec André Roy dans *Spirale* 2, octobre 1979, p. 13). Je crois du reste que pour qui a vraiment vu les oeuvres de Charron il n'y a pas de raison de douter de leur différence. Cependant, la circulation des reproductions en noir et blanc gomme malheureusement la couleur qui, entre autres, spécifie son travail. Et je crois aussi que les peintres à qui il pourrait « ressembler » ne se sentent pas du tout plagiés ; surtout pas Louise Robert.
2. *Peinture automatiste*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. Lecture en vélo-pède, 1979, 136 pages, ill. n. et b. ; *Le temps échappé des yeux*, revue *Les Herbes Rouges*, n° 75-75, novembre 1979, 60 pages, ill. n. et b.
3. Lettre à Maurice Gagnon en mai 1942.
4. Entretien cité, p. 12.
5. *Le temps échappé des yeux*, op. cit., p. 26.
6. *Idem*, p. 47.
7. Lettre à Claude Gauvreau, 19 janvier 1959.
8. Cf. Jean Baudrillard, *La séduction*, Paris, Galilée, 1979.

Autobiographies

« Une toute petite vie »

La vie défigurée de Paule St-Onge

« Un misérable petit tas de secrets »... Ce mot par lequel l'un des personnages des *Noyers de l'Altenburg* définissait l'homme, Malraux le reprenait dans le prologue aux *Antimémoires*. Je crois me souvenir que Mauriac l'évoquait en commençant ses *Mémoires intérieurs* — ou était-ce les *Nouveaux mémoires intérieurs*? Mais non, je commets un anachronisme. Vérification faite, c'est du *Nouveau Bloc-Notes* et daté d'octobre 1967. Si je le signale, c'est qu'un peu plus loin Mauriac notait : « Mais pour nous, ce n'est pas ce petit tas de secrets qui compte, c'est ce qu'au travers nous pouvons atteindre d'un être. » Il m'avait semblé qu'il invoquait la grâce — je constate qu'il était plus près que je ne le croyais de ce que j'éprouve après avoir lu *La vie défigurée*¹.

Paule Saint-Onge parle d'une « toute petite vie » mais situe son propos à un autre niveau : « me refaire une âme », dit-elle à la dernière ligne du liminaire

de son autobiographie. Elle n'interroge pas la signification du monde ; ses questions ne lui viennent pas de l'affrontement de la mort ni de l'observation des troubles accords de l'âme et du corps. Il lui suffit d'avoir à vivre la vie de chaque jour. Elle a cru à l'Amour, elle est en quête de la sérénité.

La vie défigurée compte cinq chapitres mais en réalité s'ordonne en deux parties : la première, la plus longue et celle qui donne son titre à l'autobiographie, est faite des souvenirs de la jeunesse, depuis la naissance jusqu'au mariage ; la seconde, regroupant les quatre autres chapitres, déploie le récit d'une liaison récente, dont la fin, semble-t-il, a suscité l'écriture du livre. Entre les deux, un hiatus : la première partie du livre se termine sur l'image du jeune couple en voyage de noces, en traîneau dans les Laurentides par un jour éblouissant de janvier ; la seconde commence par le départ de la narratrice avec quatre de ses sept enfants. Entre les deux, presque vingt-cinq années se sont effondrées. Mais la fin de la jeunesse ne se marquait pas que par l'image idyllique : un commentaire la ponctuait, où s'inscrivait tout ce que la narratrice savait de la suite : « Se peut-il que la vie ait si peu de talent ? »

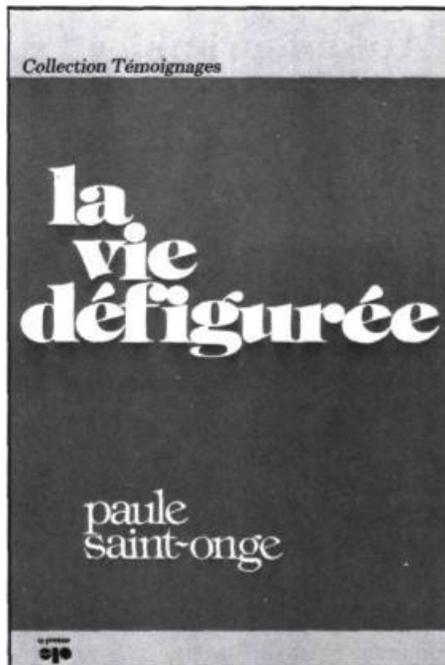
C'est la qualité du regard actuel qui donne le ton à l'autobiographie : Paule Saint-Onge adopte celui d'une désillusion tendrement ironique. En ces phrases limpides il n'y a pas d'apitoiement sur soi, tout juste parfois une tristesse qui sourit. Et c'est d'autant plus remarquable que le récit autobiographique s'accomplit dans la perspective de l'échec d'une liaison qui sans doute



devait constituer une expérience analogue à celle du « retour sur la terre » qu'éprouve quiconque retrouve la liberté ou, plus fondamentalement, la vie après s'être mesuré à la mort. Ici, rien d'aussi tragique. On est au plus près du quotidien — ou du mélodrame — mais transformé par ce qui l'anime : « un cheminement laborieux vers la sérénité ».

Il est significatif que pour façonner un visage à sa « vie défigurée » Paule Saint-Onge revienne à son enfance et à son adolescence comme au contre-point de sa désillusion d'adulte. Rien de particulièrement poétique ni d'extraordinaire en cette jeunesse dans un quartier populaire de Montréal au cours des années vingt et trente. Mais précisément, en chacun des épisodes quasi autonomes qui se juxtaposent dans le jeu kaléidoscopique du souvenir, s'affirment un goût de vivre et un sens personnel de l'existence. L'internat au couvent Mont-Royal devient « l'exploration d'une certaine liberté ». Les visites au cimetière Notre-Dame-des-Neiges se transforment en piques-niques. Pour corriger la banalité des inscriptions funéraires la jeune fille fait l'apprentissage de son premier genre littéraire : l'épithète. À seize ans elle suit à l'Université de Montréal les cours publics de littérature que donne l'auguste chanoine Sideleau, mais en même temps — et c'est un de ces traits qui, tout en révélant un indéfectible attachement à la réalité concrète, donnent au récit une vérité savoureuse — elle s'inscrit aux cours de couture de l'École ménagère parce qu'elle n'a pas grand-chose à se mettre sur le dos. Dans les interstices des contraintes et des pavés, parmi les obstacles et les débris, une petite plante obstinée et vigoureuse se fraie une voie.

Dans la deuxième partie, l'événement est tout proche du récit : la détresse est immédiate et parfois se livre à nu en des pages transcrites du journal intime. Ce deuxième volet commence par un chapitre intitulé « La vie en rêve » mais prend l'allure d'un cauchemar où l'on s'enlise. Les épisodes répètent les mêmes gestes, les mêmes espoirs déçus, les mêmes promesses, les mêmes faiblesses, les mêmes équivoques, dont les fondus et les enchaînés irréaliment le déroulement. Pourtant l'accent de douleur est indubitable, on le perçoit, on l'entend. Et la liberté rêvée devient,



par-delà l'hiatus de vingt-cinq ans, l'envers de la liberté, l'envers de l'amour : « Il était devenu très vite le centre de gravité de ma vie et je n'occupais que la périphérie de la sienne. »

Ce qui étonne en ces aveux parfois éplorés, parfois ironiques, c'est l'élévation du ton, la recherche un peu éperdue pour préserver le sens de l'intégrité, et ce goût de bonheur, têtu, obstiné, filon obscur, fil d'Ariane, qui persiste envers et contre tout. Et pourtant le récit ne s'éloigne jamais du détail concret qui permet de reprendre pied, de l'observation désabusée ou simplement cocasse, de l'humour qui préserve du pathétique. En fin de compte il y a en ce « témoignage » une dignité qui évite les récriminations et la mesquinerie mais qui d'abord tient à une écriture renonçant à convaincre et se déroulant comme pour soi seule, pour refaire une âme.

Les derniers chapitres sont plus brefs. La sérénité de la fin apparaît plus voulue que vécue : on en perçoit moins la densité qu'on n'a perçu la ténacité chaleureuse de l'enfance ou l'inéluctable échec de la liaison ; elle n'est pas racontée mais ressortit à l'acte d'écriture de tout le récit autobiographique. Une vie s'oriente en son écriture.

La dernière page est tournée, le livre, fermé. Pendant ces quelques heures où les images de *La vie défigurée* tournoient lentement dans le silence qui prolonge ma lecture, je songe que cette oeuvre en appelle une autre où prendrait forme le récit des cheminements de la

sérénité. Ce serait un beau livre que celui de la sérénité vécue en ces facettes tangibles qui soutiennent le registre le plus personnel de *La vie défigurée*. Je souhaite que Paule Saint-Onge nous le donne à lire un jour.

J'ai évoqué au début de cette chronique le mot de Malraux mais en le corrigeant par ce qu'y ajoutait François Mauriac. Le correctif ne me paraît plus nécessaire lorsqu'il s'agit du *Miroir du passé* de Marie-Anna A. Roy². Comme la plupart des lecteurs j'imagine, je suis allé d'abord aux pages consacrées à Gabrielle Roy, soeur cadette de l'auteur, puis je me suis imposé de lire tout le livre.

On me permettra de n'en pas écrire plus longuement. Quand l'autobiographie se réduit à des querelles de famille compliquées d'histoires d'argent et envenimées par l'envie littéraire, on n'est plus dans le domaine de l'écriture. Les spécialistes de l'histoire littéraire y trouveront peut-être leur compte, quant à moi, je n'éprouve que le malaise d'avoir été témoin d'une indiscretion fielleuse. Quoi qu'en dise l'auteur du *Miroir du passé* et quelles que soient les bonnes intentions du *Pain de chez nous*, le souvenir de la rue Deschambault et de l'enfance manitobaine s'inscrit à jamais pour moi dans les oeuvres de Gabrielle Roy, dont l'écriture demeure plus vraie que toutes les vertueuses médisances.

Jean-Louis Major

1. Paule Saint-Onge, *La vie défigurée*, coll. « Témoignages », Éd. La Presse, 1979, 198 p.
Du même auteur : *Ce qu'il faut de regrets* (roman), Cercle du Livre de France, 1961 et CLF Poche canadien, 1969;
Le temps des cerises (nouvelles), Centre de psychologie et de pédagogie, 1962;
La maîtresse (nouvelles), Cercle du Livre de France, 1963;
La saison de l'inconfort (roman), Cercle du Livre de France, 1968.
2. Marie-Anna A. Roy, *Le miroir du passé*, coll. « Littérature d'Amérique », Éditions Québec/Amérique, 1979, 279 p.
Du même auteur : *Le Pain de chez nous* (récit), Éd. du Lévrier, 1954 ;
Valcourt ou la dernière étape (essai), Imprimerie l'Éclaireur, 1958 ;
La Montagne Pembina au temps des colons (essai), Éd. E. Labossière, 1970 ;
Les Visages du vieux Saint-Boniface (essai), Imprimerie des Frères Oblats, 1971.